

Commentaires

Numéro 12, février–mars 1984

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/21449ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1984). Compte rendu de [Commentaires]. *Nuit blanche*, (12), 6–9.



LIBÉRER LA COMMUNICATION

Marc Raboy
Nouvelle Optique, 1983

Pour Marc Raboy, l'heure est au bilan. Bilan des vingt dernières années d'agitation politique, sociale et culturelle. Sa façon à lui de faire le bilan, c'est de cerner le rôle et l'apport des pratiques alternatives en communication depuis 1960.

À partir d'une analyse d'inspiration marxiste, l'auteur offre un tour d'horizon de l'attitude critique adoptée par les principaux groupes sociaux d'opposition face aux mass médias traditionnels et des initiatives de mise sur pied de moyens de communication dits «alternatifs».

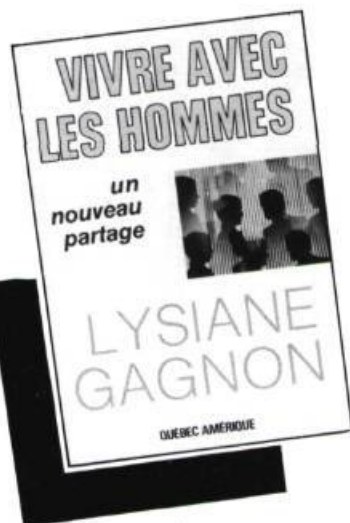
Tout le livre est traité sous la forme d'un continuum historique et les deux premiers chapitres, qui couvrent respectivement les années 1960-1968 et 1969-1972, sont particulièrement intéressants. On y aborde, entre autres, le conflit de *La Presse* en 1964, l'expérience de *Québec-Presse*, la Crise d'octobre et la grève générale des employés du secteur public en 1972. Quant au troisième chapitre, il retrace quelques voies d'expression politique suivies par certains groupes sociaux.

Des moyens de communication alternatifs, il n'en aura certes pas oubliés; la nomenclature est importante. Son texte se situe quelque part entre l'infor-

mation factuelle et des hypothèses générales, trop générales. J'aurais aimé plus d'explications systématiques.

Dans la dernière partie, il est surtout question des médias alternatifs issus du mouvement ouvrier (marxisme oblige!), l'influence du nationalisme au Québec ne se posant qu'à travers l'histoire du *Journal*. Mais comme l'écrit l'auteur, cette étude «est sans doute marquée en plus (surtout?) par mon expérience et mes préoccupations personnelles». Marc Raboy aura, en tout cas, le mérite d'être le premier à traiter le sujet de cette façon.

Andrée-Anne Godbout



VIVRE AVEC LES HOMMES

Lysiane Gagnon
Québec-Amérique, 1983

Quelle femme intelligente, cette Lysiane Gagnon! Vous serez sans doute toutes et tous d'accord. Il fut malheureusement un temps, pas si lointain, où la notion d'intelligence ne pouvait côtoyer celle de féminité. On aurait poussé les hauts cris. Toute prétention intellectuelle risquait de pervertir la «nature profonde» de la Femme, cet être singulier qui ne mérite la majuscule que dans le discours idéologique.

Certaines des citations que l'on retrouve dans le livre de

Lysiane Gagnon donnent dans l'horreur et le ridicule. «La femme, créée pour être un temple, ne doit pas devenir une shop», disait l'abbé A. Dugré en 1943. En lisant ces lignes aujourd'hui, il nous semble impensable que des déclarations du même genre aient été sanctionnées par le corps social. Elles n'étaient pourtant que le reflet de la mentalité de l'époque. Il est heureux que les mœurs évoluent.

Importantes, les réflexions de Madame Gagnon sur le mariage, la vie quotidienne, le partage des tâches. Primordiales pour tout changement social, celles qu'elle tient sur l'intégration des femmes au marché du travail et à la vie politique, là où se situe le pouvoir du groupe.

Le ton du livre est modéré sans être mièvre. Il laisse de plus pointer un humour sagace qui traduit bien la justesse du regard. Un livre concret qui peut être abordé par tout le monde, que vous connaissiez ou non les thèses féministes les plus récentes. Un livre qui devrait aussi être lu par les militantes, et ce pour deux raisons. D'abord, parce qu'il est indéniable que ce livre exprime l'expérience et les préoccupations d'un bon nombre de femmes d'ici. Ensuite, parce que l'esprit critique qui s'en dégage ne peut être que salutaire au mouvement.

La plus grande qualité de ce livre réside dans le fait qu'il tient compte de la réalité. C'est de plus un livre courageux. «Voilà ce que j'en pense», affirme publiquement Lysiane Gagnon. Et comme il y a autant d'opinions différentes que d'individus, on pourra ne pas toujours être d'accord. Mais il est certain que la réflexion suscitée se poursuivra bien après que le livre aura été refermé.

Une seule question, Madame Gagnon. Vous qui connaissez le poids des mots et qui déplorez qu'on tarde à féminiser des termes comme ingénieur et greffier, pourquoi hésitez-vous à parler d'auteure

et d'écrivaine?

Josette Giguère



APPARTENANCE ET LIBERTÉ

Jean-Paul Desbiens
Propos recueillis par Louise Bouchard-Accolas
Éditions JCL, 1983

Ceux et celles qui connaissent déjà le Frère Untel seront probablement déçus par cette parution. Même ceux et celles qui ont vu l'émission de télévision n'y trouveront rien de plus que quelques textes déjà parus ailleurs. Peut-être faudra-t-il un jour se demander ce que c'est que d'écrire un livre et ce que c'est que de faire de la télévision. Pour le moment, la transcription de n'importe quelle sorte de discours semble encore aller de soi. Mais il n'est pas assuré que ce qu'on a du plaisir à voir et à entendre se donne par le fait même à lire avec plaisir.

Jean-Paul Desbiens est philosophe, mais c'est un philosophe un peu échevelé, c'est-à-dire qu'il a presque toujours pensé le quotidien. Cette manière de penser n'empêche rien. «Partout où le tissu humain est déchiré, là est la place de la philosophie. La philosophie finit toujours par rejoindre les hommes, qu'ils s'en occupent ou non, et peut-être surtout s'ils ne s'en occupent pas» (p. 31).

Il y a quelques idées dans ce livre, mais elles passent vite, trop vite. Il aurait fallu un véritable travail d'édition, mais c'est de plus en plus rare. N'importe, voilà un livre d'introduction à une oeuvre encore inachevée.

Marc Chabot

tence égale choisir une femme — ne veut pas dire grand-chose quand les jurys sont sexistes. Une expérience citée par Carole Simard montre qu'un curriculum vitae est évalué différemment par un jury selon que ce serait celui d'un homme ou d'une femme...

Un livre édifiant, une démonstration simple et efficace. Si telle est la situation qui prévaut dans la fonction publique, très surveillée, on peut se demander de quoi ça a l'air dans le secteur privé... Elle est passée l'époque où les femmes brûlaient leurs soutien-gorge sur la place publique, d'accord; alors quoi???

Andrée Fortin

QUE C'EST BÊTE, MA BELLE

Julia Bettinotti et Jocelyn Gagnon Soudeyns-Donzé, 1983

Mieux vaut en rire qu'en pleurer, mais comme dirait l'autre, c'est pas parce qu'on rit que c'est drôle. Ici l'humour se mêle à la sémiologie pour analyser, démonter la presse féminine: comment on y reproduit tous ces stéréotypes sexistes que la presse — féministe — s'acharne à déconstruire. Cette presse: *Madame, Marie-Ève, Salut*



Chérie, Femme, Elle et lui, etc. ne fait pas oeuvre d'information mais d'éducation: illustration et défense des valeurs traditionnelles.

Les chapitres — tous d'inspiration structuraliste, différents par le style et le traitement; au cours de la lecture, on est partagé entre la curiosité et une certaine fascination d'une part, et l'exaspération face aux valeurs charriées. J'ai regretté que les auteurs, deux chercheurs de l'UQAM, ne donnent pas les tirages des revues qu'ils étudient; pour ma part, je les avais feuilletées dans des salles d'attente. Qu'est-ce qui fait vivre des revues, quelle part de publicité contiennent-elles, qui les lit? Voilà ce qu'on n'apprend pas, les auteurs s'en tenant à une analyse de contenu de la presse féminine... On peut se demander si tant qu'il y aura des salles d'attente, ce genre de littérature fleurira? Abonnez votre dentiste à *La Vie en rose* qu'y disaient...

Andrée Fortin

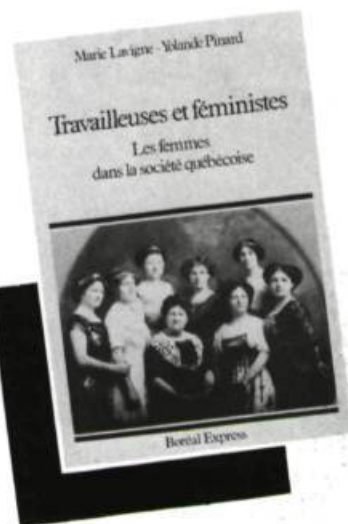
TRAVAILLEUSES ET FÉMINISTES

Marie Lavigne et Yolande Pinard
Boréal Express, 1983

J'aime ce livre d'histoire qui me donne des «référentes» québécoises comme l'a fait la cinéaste Iolande Rossignol avec son film *Rencontre avec une femme remarquable: Laure Gaudreault*, où j'ai vu une femme forte, capable de colère sans être hystérique, capable de stratégie sans être manipulatrice, capable d'amitié sans être séductrice.

Ce recueil de 16 textes dirigé par Marie Lavigne et Yolande Pinard, assistées par 10 collaboratrices, tisse une histoire différente du mouvement des femmes comme travailleuses et féministes.

Nous voyons la foule des mères, épouses ou filles de



l'Église, toutes anonymes, assumer des fonctions d'ouvrières, de domestiques, de bourgeoises bénévoles, d'institutrices, d'infirmières, de fermières, de religieuses salariées sous le regard désapprobateur de la société québécoise. Au fil des années, en se regroupant et en se solidarisant, les revendications collectives émergent; ces travailleuses réussissent à changer les rapports avec l'autre, qu'il soit le partenaire, le directeur de conscience, le patron, l'institution.

Les outils de changement viendront souvent du lieu même d'oppression: ces militantes anonymes emploient un discours immobile... ainsi plusieurs utilisent l'idéologie du rôle de mère pour intervenir de façon très féministe! Et ces filles qui choisissent la vocation religieuse semblent se donner là l'espace privilégié d'une émancipation toute sociale, toute féministe où grossesse, travail domestique et perte des droits civils n'ont pas cours.

Quelquefois, en filigrane, s'entrelacent patience et soumission; mais dorénavant nous entendons ces multiples voix qui ne sont plus étouffées par une histoire faite sur mesure pour les Grands! Bien plus, elles se font écouter magnifiquement, si bien que je les choisis comme «référentes».

May Poirier



L'ADMINISTRATION CONTRE LES FEMMES

Carole Simard
Boréal Express, 1983

Qui a dit que le féminisme était mort de sa belle mort, qu'il a perdu sa raison d'être depuis la création du Conseil du Statut de la femme, depuis l'adoption de programmes d'action positive dans de grosses boîtes comme IBM, Bell, Radio-Canada et même au gouvernement? La logique de l'effet d'entraînement nous laisse espérer que... et bien non!

Si un fonctionnaire fédéral sur trois est une femme, elles ne sont réparties également ni entre les ministères, ni entre les différentes catégories d'emploi, au point qu'on en arrive à soupçonner que certains organismes, comme le Conseil du Trésor, comprenant un grand nombre de femmes, seraient en fait des organismes-alibis. La discrimination et le sexisme ne sont pas morts; d'autant plus que l'action positive — à compé-

leur portion du territoire (1/3 du Québec), favoriserait les coopératives qui, il y a quelques années, avaient mis un frein à leur dépendance, et leur permettrait de se développer à leur rythme et selon leur volonté.

Préparé en collaboration avec la Ligue des droits et libertés, ce document d'une centaine de pages, précis et passionnant, est une explication et un appel. À nous de répondre. De tous les dialogues Nord-Sud, celui-là n'est-il pas le premier dans lequel nous devrions nous engager?

Sylvie Chaput

LES INUIT DISSIDENTS À L'ENTENTE DE LA BAIE JAMES

Le groupe Inuit Tungavingat Nunamini

Les Publications La maîtresse d'école, 1983

«On est toujours un peu l'Iroquois de quelqu'un», chante Sylvain Lelièvre, et vous souriez d'un air entendu: c'est un peu vous, ce «chanteur indigène», ceinture fléchée et violon, que l'auditoire de l'Olympia trouve d'une authenticité si rafraîchissante. Vous le savez que vous êtes *colon...* et c'est peut-être pourquoi vous concédez aux quelque 4 000 Inuit du Nouveau-Québec — vos «Iroquois» à vous, non? — le droit de demeurer chasseurs et pêcheurs.

Contre toute attente, c'est justement ce que ne veulent pas le tiers d'entre eux, qui ont refusé de signer l'Entente de la baie James et continuent de se battre contre elle. Ils ne veulent pas d'un développement économique qui, basé exclusivement sur le respect des valeurs ancestrales, les condamne au folklore. Ils refusent que leurs terres aient été vendues et subdivisées: toute la terre des Inuit a toujours appartenu à tous les Inuit. Ils ne veulent pas de nos avalanches de sous qui ne créent parmi eux que des organismes exécutifs et consultatifs et ne représentent qu'un transfert de bureaucratie lourde. Ils exigent, simplement d'élire un gouvernement régional qui légiférerait dans leur langue sur

trace Felteau, sans oublier le contexte politique. Comment l'oublier d'ailleurs quand on voit le rôle que jouaient les politiciens dans les journaux de l'époque? *La Presse* est elle-même née de la guerre que se livraient les deux clans du parti conservateur et qui opposait Sir Hector-Louis Langevin et J.-Adolphe Chapleau.

Quelle fin de siècle d'ailleurs qui vit naître la Confédération, qui faillit voir la sécession du Québec à la suite de la pendaison de Riel et qui connut une crise économique, le rejet des francophones par le Manitoba et l'exil de milliers d'entre eux dans les manufactures de la Nouvelle-Angleterre.

À cette époque, *La Presse* était de tous les combats et à l'avant-garde du mouvement ouvrier avec son grand journaliste Jules Helbronner, alias Jean-Baptiste Gagnepetit. Une époque où les journalistes de ce journal qui ne cessait de grandir daignaient sortir de leur salle de rédaction et courir la nouvelle. Felteau rend un hommage mérité à ces véritables reporters.

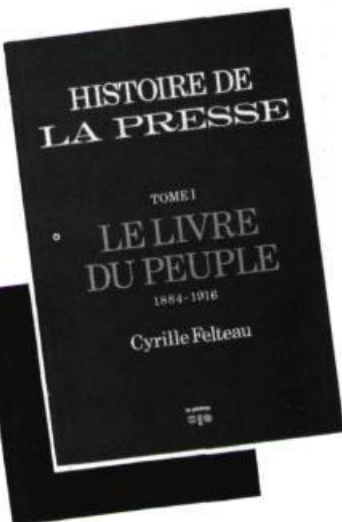
Ayant eu le loisir de puiser dans les archives familiales des Dansereau et des Berthiaume (cette famille qui fit et faillit défaire plus tard *La Presse*), Felteau, sans complaisance, raconte tout, surtout les aventures et mésaventures du véritable père de cette institution qui fut longtemps le plus grand quotidien français d'Amérique, Trefflé Berthiaume, génial typographe et homme d'affaires qui ne fut pas toujours bien habile dans ses commerces avec les politiciens.

Si certains savaient que *La Presse* avait été le premier journal à qualifier de traîtres des politiciens fédéraux lors de la pendaison de Riel — «il n'y a que des patriotes et des traîtres. Le parti national et le parti de la corde» — bien peu, sinon personne, n'avait relu cet éditorial du 27 novembre 1885 où il était écrit: «L'indépendance de la province de Québec sera peut-être à brève échéance le cri de

ralliement qui emportera les suffrages sur les hustings. Tant pis pour ceux qui nous y auront fait penser, s'ils se trouvent pris au mot...» C'était une réponse au *Mail* de Toronto et à sir John A. Macdonald. Voilà bien ce dont *La Presse* n'a pas osé elle-même se souvenir lors du référendum.

Mais c'est là une autre histoire, celle des années 1916 à 1984, que Cyrille Felteau nous promet d'ici le vrai centenaire du quotidien, le 20 octobre 1984. Et c'est en fait cette dernière période qui pose le vrai défi dont nous parlions plus haut. Bonne chance à l'auteur.

Jacques Guay



HISTOIRE DE LA PRESSE
Tome 1, *Le livre du peuple*
1884-1916
Cyrille Felteau
Éd. La Presse, 1983

Au départ ce n'était pas un défi mais une provocation. Un journaliste de *La Presse* devait écrire pour les éditions *La Presse* une histoire de *La Presse*.

Le moins qu'on puisse avouer, c'est que Cyrille Felteau s'en est bien tiré. Du moins dans le tome 1 qui couvre la période allant de 1884 à 1916. Plus qu'une histoire de *La Presse*, c'est, en fait, une histoire de la presse (avec un petit p s'il vous plaît typographe) québécoise au XIX^e siècle que nous



LE BONHEUR POSSIBLE
Robert Blondin
Éd. de l'Homme, 1983

Le bonheur ne s'achète pas, c'est une chose que nous savons tous. Mais peut-on cerner les différents mécanismes qui nous y prédisposent? Peut-on poser, par exemple, qu'il se pourrait bien que le bonheur soit existentialiste? On ne naît pas heureux, on le devient, dirait alors Sartre.

C'est un peu la conclusion à laquelle on peut arriver en lisant le livre de Robert Blondin, *Le bonheur possible*. Le bonheur se fabrique, il est le résultat d'une réflexion mais

aussi d'une manière de vivre. En fait, il faut mettre toute la dernière phrase au pluriel. Il n'y a pas une manière d'accéder au bonheur, tout dépend des individus, des tempéraments, des pays, des histoires.

Cette recherche aurait pu donner des résultats beaucoup plus sophistiqués si elle avait été préparée par un universitaire. Mais nous y aurions perdu beaucoup. Le bonheur serait devenu une chose sérieuse, voire «plate».

Un livre qui se caractérise avant tout par sa douceur et sa tendresse. Un livre sain. À lire pour bien commencer 1984.

Marc Chabot

Montréalais.

Le plan de l'ouvrage rappelle d'ailleurs celui de l'*Utopia* de More: histoire, analyse et critique du développement urbain de Montréal, dénonciation des erreurs de la période de modernisation/démolition des années 60-75, puis, dans un deuxième temps, projet d'une ville réappropriée par ses habitants, d'une ville organique, avec ses quelque 80 petites patries. Marsan aime Montréal, passionnément. Il nous fait partager cet amour. On découvre avec lui des aspects de l'histoire ou de la géographie de la métropole que bien des Montréalais ignorent.

Montréal, c'est la moitié de la population québécoise. Son histoire, son développement sont indissociables de ceux du reste du Québec; Montréal ce n'est pas tout le Québec, mais connaître, comprendre, aimer Montréal, c'est connaître, comprendre, aimer le Québec. Marsan rêve de se réapproprier Montréal, ses quartiers, ses rues... peut-on étendre ce projet au reste du Québec?

Andrée Fortin

MANIFESTE ÉCOLOGISTE Les Ami-e-s de la Terre de Québec

Éd. À mains nues, 1983

«Cinquième approximation» d'un document rédigé et adopté par les Ami-e-s de la Terre, le *Manifeste écologiste* se présente comme un texte ouvert que les signataires s'engagent à enrichir avec le temps et qu'ils offrent comme base de discussion aux individus et aux groupes qui se reconnaîtront en lui. Ainsi, ils repoussent le dogmatisme et admettent ne pas avoir tout dit, ce qui mérite d'être souligné.

Les voies proposées pour l'avenir sont intéressantes: autogestion, régionalisation, lutte contre la production et la consommation de biens inutiles ou nuisibles, respect de la nature, attitude critique devant



la science et la technique, réduction des inégalités économiques et sociales. Certaines affirmations importantes ne sont pas démontrées (est-il absolument sûr, par exemple, qu'une petite société où tout le monde se con-

naît est plus agréable ou plus libre qu'une grande?), mais c'est très souvent le cas dans les manifestes, qui se doivent d'être brefs pour mieux susciter l'adhésion ou la critique.

Il est cependant regrettable que le texte soit écrit dans la langue des grosses administrations publiques. En dénonçant des choses comme «la croissance de la banalisation et de l'artificialisation des modes de vie», les auteurs et autrices risquent de ne pas être compris et de perpétuer le clivage (qu'ils déplorent) entre les gens instruits et ceux qui le sont peu. Plus que quiconque, les écologistes devraient viser à économiser les mots complexes et à employer des phrases claires.

Sylvie Chaput



MONTREAL, UNE ESQUISSE DU FUTUR

Jean-Claude Marsan
IQRC, 1983

Les mauvaises langues diront que je vois des utopies partout. Si on prend l'utopie non pas comme l'irréalisable, mais comme projet de changement, espoir d'un ailleurs meilleur, le livre de Marsan est une utopie. Comment s'en surprendre: derrière chaque urbaniste se cache un utopiste, et tout utopiste, de Platon à Callenbach en passant par More et Fourier, a toujours son petit côté urbaniste. De plus, l'objectif de Marsan, tel qu'il le résume en introduction, est d'assurer le bonheur des

QUÉBEC SCIENCE

UN MAGAZINE
PASSIONNANT

Chaque mois

pour 23\$ par année
QUÉBEC SCIENCE

permet à ses lecteurs
d'être à la fine pointe
de l'actualité scientifique
et technologique

Abonnez-vous chez votre LIBRAIRE
participant ou à Québec Science

Veillez m'abonner pour:

1 an / 12 numéros: 23\$

2 ans / 24 numéros: 40\$

NOM

ADRESSE

..... Code postal.....

Faites parvenir votre coupon à l'adresse suivante:

QUÉBEC SCIENCE

Case postale 250, Sillery, Québec G1T 2R1

Tél.: 657-3551, poste 2854

NB0184